

LA GRISETTE DANS LES ROMANS ET LES PHYSIOLOGIES (1825-1850) :  
UNE INCARNATION DE PARIS.  
NUANCES ET AMBIGUÏTÉS D'UN STÉRÉOTYPE

Qui ne connaît la grisette, ne se rappelle croquis, lithographies et chansons, de Monnier et Gavarni à Béranger et Puccini<sup>1</sup> ? Laissons ses amours faciles : « Quoi ! si tôt avoir cédé, dira-t-on », et elle « était novice et sage ? oui, et pourquoi donc différer ; un peu plus tôt, un peu plus tard, ne faut-il pas toujours en venir là ? » écrit Maximilien Perrin<sup>2</sup>. Phémie, Musette et Mimi sont aussi vives chez H. Murger (*Scènes de la vie de bohème*). Déjà pour Béranger<sup>3</sup> cette attitude volage, discrète ou agressive, est la marque des grisettes (mais aussi des ouvrières ou des demoiselles de boutique<sup>4</sup>) qui en outre se consolent facilement. Mais il est parfois des liaisons durables, et d'autre part Rigolette (*Les Mystères de Paris*), Nichette, l'héroïne d'*Antonine* de Dumas fils<sup>5</sup>, éprouveront un amour sérieux, d'autres aussi<sup>6</sup>. Certaines se tuent, incapables de vivre sans l'être aimé. Les *Physiologies* constatent le fait avec une sorte de fatalisme teinté d'ironie. Balzac et Musset sont vraiment émus par la fin d'Ida Gruget (*Ferragus*) ou de Bernerette.

Les grisettes ne vivent pas de leurs charmes, elles travaillent : elles ne sont pas des lorettes (mais elles peuvent le devenir)<sup>7</sup>. Pourtant Dumas fils nomme « courtisane » la Bernerette de Musset<sup>8</sup>, fort oisive, il est vrai. Les frontières se brouillent parfois : il y a dans l'amour de ces demoiselles de l'opportunisme, un peu de vénalité<sup>9</sup>. La plupart guigne le superflu, certaines sont près de demander le nécessaire, parfois tout le nécessaire. Des fleuristes à Mabilles ont la « mise élégante, la tournure de la Nouvelle Athènes », or c'est le quartier des lorettes<sup>10</sup>... Déjà dans *L'Âne mort et la femme*

1. Hommage soit ici rendu au livre de A. M. Lescart, *Splendeur et misère de la grisette : l'évolution d'une figure emblématique (Pierre Jean de Béranger, Alfred de Musset, Eugène Sue, Henry Murger, Champfleury)*, University of Connecticut, 2005, 394 pages, et aux articles de cet auteur.

2. *Les Mauvaises Têtes*, Paris, C. Lachapelle, 1836, t. I, p. 103.

3. Béranger, *Œuvres complètes*, Paris, Perrotin, 1834, t. I, « Les Infidélités de Lisette », p. 183. Elle va de Lindor en Clitandre et même « Mondor, qui toujours donne / Et ruban et bijoux / Devant moi te chiffonne / Sans te mettre en courroux. / J'ai vu sa main hardie s'égarer sur ton sein », *ibid.*

4. Du sentiment général témoignent bien *Amaury* de Dumas (quelle « "résistance inusitée dans l'honorable corporation des grisettes » !, Paris, H. Souverain, 1844, t. I, p. 283) et *Le Juif errant*. E. Sue note la surprenante fidélité de Céphyse à l'égard de Couche-tout-nu (Paris, R. Laffont, coll. « Bouquins », 1983, p. 357), de Rose-Pompon en l'absence de son étudiant (« Bouquins », p. 368).

5. Gustave rencontre Nichette et lui offre un rosier. Elle lui propose qu'ils s'aiment jusqu'à la fin de l'arbuste. Mais le rosier, défi aux lois de l'épicurisme et de la symbolique, dure, dure encore. Gustave enchanté découvre qu'elle n'a cessé secrètement de le renouveler, ayant découvert qu'elle aimait véritablement.

6. Par exemple Marguerite dans *Le Cocu* de P. de Kock, Thérèse dans *Les Mauvaises têtes* (1834), dans *La Fille de l'invalides* (1836) de M. Perrin ou bien Rose, que Dumas évoque dans *Le Maître d'armes*, assez malheureuse à Paris et que toutes les offres les plus solides d'une sœur qui a brillamment réussi à Saint-Petersbourg ne convainquent : elle ne veut, ne peut quitter son Monsieur Auguste.

7. Dumas écrit *Filles, lorettes et courtisanes*, Paris, Dolin, 1843 : le titre est assez clair, et il existe une *Physiologie de la lorette* par M. Alhoy, Paris, Aubert et Lavigne, 1841. Nichette l'héroïne de Dumas fils refuse à Gustave de déménager : « Dans ce petit appartement je suis ta maîtresse dans un autre, je ne serais qu'une femme entretenue », *ibid.*, t. I, p. 74. On se rappelle qu'Esther, ayant quitté la « maison » de Mme Meynardie, et s'étant mise dans un petit logement « à faire des chemises à vingt-huit sous de façon », de fille pour Balzac devenait « grisette », *Splendeurs et misères des courtisanes*, Pl., t. VI, p. 452 et 449.

8. *Antonine*, Paris, H. Souverain, 1849, t. I, p. 37.

9. Béranger se rappelle ses vingt ans, la jeune et charmante Lisette : « "J'ai su depuis qui payait sa toilette" », ajoute-t-il indulgent, « "Le Grenier" », éd. cit., t. III, p. 127. À une jeune compagne de travail une grisette explique que « toutes les jeunes filles honnêtes » doivent avoir une « petite connaissance, parce qu'alors la connaissance paye pour elles, et leur donne ce qui leur manque ». Avec vingt-cinq sous par jour comment « aller souvent au spectacle, s'acheter des boucles d'oreilles et avoir des bonnets à la mode ? », *La Femme, le mari et l'amant*, éd. cit., t. I, p. 99. D'après *Les Grisettes à Paris* in *Le Livre des cent-et-un*, Paris, Ladvocat, 1832, elles ont toutes un monsieur qui paie les dettes, un ami des dimanches et un ami de cœur. Elles les voient à des heures réglées.

10. *Carotin* (1842), Paris, Degorce-Cadot, sd, p. 203.

guillotinée Janin fait dire au narrateur : ma grisette « venait le matin, se jetait en souriant sur mon tapis, et là des heures entières, moitié dormant, moitié éveillée, tantôt me regardait travailler avec un calme et long sourire, tantôt s'impatientait légèrement<sup>11</sup> » (serait-on le dimanche ? nulle précision). Au vrai dans les *Scènes de la vie de bohème* bien vite ni Musette, ni Mimi, ni Mme Colline ne semblent exercer leur métier et vingt ans plus tôt Virginie (*La Laitière de Montfermeil* de P. de Kock) attend sans doute beaucoup de ses amis<sup>12</sup>. Parfois on se fait installer : ainsi Mimi trouve un jeune vicomte.

En 1839 Paul de Kock (alors un vieux routier) nous convie à ne pas systématiser : des grisettes, « il y en a de jolies, de drôles, de piquantes, d'étourdies, de sentimentales, d'honnêtes, de sages même<sup>13</sup> » ; il en est de modérément légères : elles méritent une indulgence relativiste. Ces « demoiselles, [...] ne sont pas des vertus bien sévères », mais elles ne sont pas « trop libres. [...] Elles aiment à rire, [...] ; elles mettraient à la porte de chez elle un homme qui tiendrait des propos obscènes ». « Elles veulent bien avoir un amant ; mais jamais qu'un à la fois... ceci est de la délicatesse<sup>14</sup>. »

Après ces indispensables notations préliminaires, on essaiera de se demander, à travers romans et physiologies : en quoi, comment, la grisette est-elle l'une des incarnations de Paris au XIX<sup>e</sup> siècle ?

Mais d'abord une question de dates. En 1866-1867 le *Dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle* a un article « Étudiante » (elle n'étudie pas et souvent empêche l'étudiant d'étudier), pas d'article « Grisette ». En 1866, il n'y aurait plus de grisette qu'en province. Ô celles de Bordeaux ! « aux noirs bandeaux, au madras noué coquettement sur l'oreille, [...] celle de Strasbourg serait teinte de bleu, [...] le bleu des *vergiss-mein-nicht*<sup>15</sup>... ». Et d'après le *Dictionnaire*, « des gens sérieux et plusieurs fois décorés, auteurs de travaux vraiment remarquables sur la génération spontanée... ont déclaré sur l'honneur de Phémie Tape-à-l'Œil que l'étudiante est née sous le règne de Sa Majesté Louis-Philippe 1<sup>er</sup>, vers l'époque mémorable de la rentrée des cendres de Napoléon<sup>16</sup> ». La Musette de Murger, d'après le *Larousse*, était l'une des dernières grisettes, mais plus la simple grisette d'autrefois. Or Paul de Kock écrivait en 1839 : « Depuis [...] que nous avons l'enseignement mutuel, [...] que les plus pauvres ouvrières se gênent pour donner de l'éducation à leurs enfants, nous avons beaucoup moins de grisettes proprement dites que Paris n'en comptait autrefois. La fille d'un portier ou d'une portière [...] se donne de grands airs qui ne lui vont pas et des parures qui lui vont mal<sup>17</sup>. » La « franche grisette<sup>18</sup> » semble donc bien vivante jusque vers 1845.

Vers 1840 on parle à peine des grisettes provinciales. Balzac les évoque dans *La Vieille Fille* (la future Suzanne du Val-Noble commence sa carrière à Alençon), en cite à Besançon (*Albert Savarus*). G. Sand parle avec faveur et lucidité des « artisanes » de L\*\*\* (sans doute La Châtre) dans *André*

---

11. Éd de J.-M. Bailbé, Paris, Flammarion, 1973, p. 70.

12. Virginie considère d'abord la fortune de possibles amants. Pour le protagoniste dont elle fut la maîtresse, elle a un sentiment réel (plus tard elle lui sera toute dévouée) mais de temps en temps, quand presse le besoin d'argent, elle revient auprès de lui qui se laisse volontiers séduire. Au lecteur la générosité, la disponibilité de Dalville ne semblent pas étrangères à son attachement.

13. *Les Grisettes* in *Mœurs parisiennes*, Paris, G. Barba, 1837, t. IV, p. 212.

14. *La Jolie Fille du faubourg*, Paris, H. Delloye, 1840, t. I, p. 158 et 161.

15. *Dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Librairie classique Larousse, 1866-1867, t. VII, p. 1088-1090. Dans *Les Cocottes !!!*, Paris, chez tous les libraires, 1864, puis 1866, etc. (ce texte nous a été aimablement communiqué par Ch. Grivel) on lit notamment : « La cocotte est le produit incestueux du viol de la grisette d'autrefois par la lorette d'aujourd'hui », p. 9. Et il y a un article « Cocotte » dans le *Dictionnaire universel*. Le *Dictionnaire des idées reçues* (inachevé, Flaubert meurt en 1880) constate : « GRISSETTES : Il n'y a plus de grisettes. Cela doit être dit avec l'air déconfit du chasseur qui se plaint qu'il n'y a plus de gibier. » Mais en 1909 on érige à Paris, dans le XX<sup>e</sup> arrondissement, la statue de la grisette.

16. *Dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle*, *ibid.*

17. *Mœurs parisiennes*, éd. cit., t. IV, p. 213-214.

18. *Ibid.*

(1835)<sup>19</sup>. Quelques mots encore de Soulié et voilà tout<sup>20</sup>. En revanche, Balzac écrit en février-mars 1833 : « cette *demoiselle* [Ida Gruget] était le type d'une femme qui ne se rencontre qu'à Paris. Elle se fait à Paris, comme la boue [...], comme l'eau de la Seine se fabrique à Paris dans de grands réservoirs à travers lesquels l'industrie la filtre dix fois ». « Aussi est-ce une créature véritablement originale », quasi insaisissable. « Elle a trop de vices et trop de bonnes qualités [...] ; elle personnifie trop bien Paris<sup>21</sup> ». Sept ans plus tard Janin note dans « La Grisette » : « De tous les produits parisiens », elle est « le plus parisien, sans contredit [...]. Nulle part, ni à Londres, ni à Saint-Petersbourg [...] vous ne rencontrerez ce quelque chose si jeune, si gai, si frais, si fluët, si fin, si leste », ni en province non plus<sup>22</sup>. Et en 1841, dans son chapitre III, « Des villes qui produisent les grisettes les plus renommées », l'auteur de la *Physiologie de la grisette*, remarque : « Il en est de la grisette comme du raisin, de la poire [...], telle ville produit de délicieux chasselas et de non moins délicieuses grisettes ; et dix lieues plus loin, absolument sous le même degré de latitude », rien. Mais « la grisette de Paris [...] offre un heureux mélange des qualités de toutes les autres grisettes de France ». Elle est « la REINE DES GRISSETES<sup>23</sup> ».

À propos d'Ida, Balzac avait noté dans le manuscrit de *Ferragus* : « c'était la grisette de Paris ». Mais il corrige pour l'édition originale : « c'était une grisette de Paris<sup>24</sup> ». De fait la grisette reste difficile à cerner. Il ajoute : « Qui pourrait saisir un tel Protée<sup>25</sup> ? »

Elle ne franchit pas la Seine, ne quitte pas la rive gauche selon M. Alhoy<sup>26</sup>, mais il semble que jusque vers 1840, chez P. de Kock, A. Ricard, Balzac (celui de *Ferragus*, d'*Une double famille*) et chez Sue, elle loge plutôt dans les vieux et humbles quartiers du Marais<sup>27</sup>. Pourtant dans notre mémoire, les grisettes, « plantes indigènes du pays latin »<sup>28</sup>, sont enracinées dans la terre classique, Mimi-Pinson (1845), Musette et Mimi, et peut-être à leur côté Rose-Pompon (*Le Juif errant*). Aussi bien cette œuvre de Sue, la nouvelle de Musset sont-elles de 1845 et les *Scènes de la vie de Bohème* de 1846-1851. On dit plaisamment dans les journaux que, longtemps limitées à leur quartier, les grisettes sont libérées par l'omnibus. L'ambition leur vient alors. P. de Kock souligne en 1831 qu'elles n'ont pas « l'air commun » des ouvrières, mais un « air éveillé », non pas de la délicatesse mais une sorte de délié<sup>29</sup> ; elles le sont pourtant, travaillent souvent comme couturières, les modistes, elles, sont des artistes<sup>30</sup>. Dans *Les Français peints par eux-mêmes* (1843) on distingue cependant entre les modistes. Seule celle « des bas-quartiers de la capitale se confond avec la grisette », [...] « cette bonne fille, si accorte, si pauvre et si gaie, contente de peu, contente de rien<sup>31</sup> ». Les physiologies ignorent la vie de travail : tout au plus évoquent-elles avec nostalgie, car il disparaît, le « trottin », la jeune apprentie chargée des livraisons. Les romans disent allusivement, d'une phrase, que la grisette travaille dur.

19. André, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1988, p. 43. Soulignant ce qu'on peut reprocher aux grisettes, G. Sand fait néanmoins d'elles un portrait sympathique. Geneviève, ouvrière, soumise comme ses camarades à la loi du travail, est une fleuriste-artiste, un être exceptionnel, mais Henriette, son amie et sa rivale, est un grand cœur malgré tout.

20. Soulié, *Confession générale*, (1840-1847), Paris, Boulé, éditeur, 1848, p. 147 ; voir aussi *Manette* de Bonnellier (Paris, Dumont, 1841).

21. *Ferragus*, Pl., t. V, p. 850-851.

22. *Les Français peints par eux-mêmes*, Paris, L. Curmer, éditeur, 1840, t. I (Paris, Omnibus, La Découverte, 2004, p. 35).

23. *Physiologie de la grisette* par Louis Huart. Vignettes de Gavarni, Paris, Aubert et C<sup>ie</sup> Lavigne, 1841, p. 17 et 24.

24. *Ferragus*, éd. cit., p. 851 et variante g p. 1446.

25. *Ibid.*

26. *Physiologie de la lorette, Physiologie de l'étudiant*.

27. Cela apparaît aussi dans *Les Grisettes à Paris* par E. Desprez in *Le Livre des cent-et-un*, éd. cit.

28. *La Modiste* (par Mme Maria d'Anspach), in *Les Français peints par eux-mêmes*, t. III (Paris, Omnibus, La Découverte, 2004, p. 200).

29. *Le Cocu*, in *Œuvres choisies* de P. de Kock, Paris, Jules Rouff, sd, p. 49.

30. *Mœurs parisiennes* (1839), éd. cit., t. IV, p. 216 ; *La Modiste* in *Les Français peints par eux-mêmes*, t. III, éd. cit., p. 200.

31. *La Modiste*, *ibid.*

Voilà tout<sup>32</sup>. Sue, au contraire, insiste, dans *Les Mystères de Paris*<sup>33</sup>, dans *Le Juif errant*, et montre à nu la misère qui guette, il est bien le seul. Avec une indifférence fataliste on tient que dans leur existence la gaieté l'emporte sur la peine.

Le décor de leur vie est fort modeste<sup>34</sup>. P. de Kock montre, en 1829, en 1831, qu'il est parfois sordide. Au bout d'une « allée noire comme un four », un « escalier horrible », et au cinquième une « pièce assez grande, où les meubles ne gênent pas...Il y a en tout un lit sans rideau, une vieille commode et six chaises dont deux cassées ». Partout un bric-à-brac vulgaire<sup>35</sup>. Telle autre habite sous les toits une « petite chambre lambrissée, mal close, mal fermée, où il fume, où l'on gèle l'hiver, où les rats et les souris viennent chaque nuit vous rendre visite, et que cependant le propriétaire loue le plus cher<sup>36</sup> ». On se rappelle encore l'ignoble maison de la rue de Langlade où habitait Esther devenue ouvrière, et Balzac fait en une trentaine de lignes le terrible portrait de sa chambre<sup>37</sup>. Eugène Sue plus tard, dans *Le Juif errant* (1844), sera aussi vigoureux. Ainsi par instants, la grisette nous mène dans l'envers du décor, dans les dessous et les dessus de Paris<sup>38</sup>. Mais règne plus souvent un pittoresque bon enfant. On entraperçoit telle jeune fille à sa toilette et le « peigne de corne aux dents inégales », le « fragment de miroir » suggèrent, seulement par métonymie, tout un pauvre ensemble<sup>39</sup>. On peint la « propreté admirable », la « blancheur éclatante » des rideaux et « quelques mauvaises images dans des cadres de bois noir » chez telle grisette vertueuse<sup>40</sup>. Et « rien de plus gai, de mieux ordonné », de plus « coquet » que l'intérieur de Rigolette<sup>41</sup>. À travers la grisette on tend d'ordinaire à construire subrepticement une image apaisée de la ville. Pour Janin « avec si peu que rien » elle « est bien plus que riche, elle est gaie, elle est heureuse<sup>42</sup> » : il constate le miracle, voilà tout, et Sue lui-même écrit : « Rodolphe sentit alors la poésie de ces refrains vulgaires sur Lisette et sa chambrette, [...] ; car cette poésie qui embellit tout, qui d'un taudis de pauvres gens fait un joyeux nid d'amoureux, c'est la riante, fraîche et verte jeunesse... et personne mieux que Rigolette ne pouvait représenter cette adorable divinité<sup>43</sup>. »

Chez elles, pour égayer le quotidien, pour rêver, les grisettes ont leurs fleurs et parfois leurs oiseaux. Sur la cheminée de Rigolette, « deux pots [...] dès le printemps toujours emplis de fleurs communes, mais odorantes<sup>44</sup> ». D'après la *Physiologie de la grisette* il n'est « peut-être pas une fleuriste ou une modiste » qui n'ait établi « sur la fenêtre de sa mansarde des jardins de Babylone », et la fleur « inmanquablement choisie » est « une giroflée<sup>45</sup> ». Au printemps la fenêtre de Rigolette était « à demi-voilée par un verdoyant rideau de pois de senteur roses, de capucines orange, de volubilis bleus et blancs<sup>46</sup> ». Gustave rencontre Nichette (*Antonine*, A. Dumas fils) au moment où elle va acheter un rosier, et dans *La Comtesse de Brennes* de Gozlan (1849) c'est encore auprès de fleurs et de

---

32. On a une scène d'atelier dans un roman d'A. Ricard (*La Grisette*, 1827). Aux Galeries de bois du Palais-Royal on entraperçoit (dans *Illusions perdues*) des grisettes faisant grossièrement l'article à la porte des boutiques, *Pl.*, V, p. 358.

33. *Les Mystères de Paris*, Paris, Éditions Albin Michel/Hallier, 1981, t. II, p. 168 (cette édition reproduit l'édition Gosselin de 1842-1843 ; elle sera désormais signalée par l'abréviation AMH).

34. D'où le décor rêvé et enfin obtenu par Ida Gruget : « les rideaux de calicot rouge, le meuble en velours d'Utrecht, la table à thé, le cabaret de porcelaine à sujets peints, la causeuse, le petit tapis de moquette, la pendule d'albâtre et les flambeaux sous verre, la chambre jaune, le mol édredon », *Ferragus*, *Pl.*, t. V, p. 851.

35. *La Femme, le mari et l'amant*, Paris, G. Barba, 1829, t. I, p. 168 et 171.

36. *Le Cocu*, éd. cit., p. 19. Elle a « un lit, un petit buffet qui vaut bien quinze sous, quatre chaises, un pot pour fontaine et un petit miroir de trois francs », p. 20.

37. *Splendeurs et misères des courtisanes*, *Pl.*, t. VI, p. 449-450.

38. Dans le feuilleton du *Parisien* (1843) et l'édition De Potter (1844), le texte de *La Torpille* comportait des sous-titres. Le passage décrivant la chambre d'Esther s'intitulait : « Intérieur aussi connu des uns qu'inconnu des autres », voir *Pl.*, t. VI, p. 1332, var. d de la page 448.

39. J. Janin, *L'Âne mort et la femme guillotinée*, éd. cit., p. 49-50.

40. M. Perrin, *Les Mauvaises Têtes*, Paris, C. Lachapelle, 1836, t. I, p. 34.

41. AMH, t. II, p. 157 et 158.

42. *La Grisette* in *Les Français peints par eux-mêmes* (1840), éd. cit., p. 38.

43. AMH, t. II, p. 158.

44. AMH, t. II, p. 157.

45. *Physiologie de la grisette*, éd. cit., p. 38.

46. AMH, t. II, p. 158.

son rosier qu'apparaît la jeune héroïne. Rigolette avait « deux serins », ses « fidèles commensaux<sup>47</sup> ». Entre eux trois, c'étaient « des défis, des luttes de notes claires, sonores, perlées, argentines dans lesquels les oiseaux ne remportaient pas toujours l'avantage<sup>48</sup> » et Rose-Pompon (*Le Juif errant*) avait accueilli de jeunes pigeons dont elle aimait le roucoulement.

Elles lisent aussi ou se font faire la lecture. On goûte Claire d'Albe et Malvina<sup>49</sup>. Rigolette adore W. Scott et d'après les physiologies P. de Kock est fort prisé. Il est même chez M. Perrin des grisettes jouant aux grisettes. Ses voisines, de charmantes modistes, fort mécontentes du jeune romancier, lui ramènent son ouvrage. Continuez de peindre « avec naturel les mœurs et folies de notre classe », sans vouloir « aborder le genre sérieux », lui déclarent-elles. « Continuez de nous faire des romans [...] toujours gais, bien gais » pour nous délasser (où ne se rencontrent ni inceste ni adultère ni meurtre), « ne parlez que de nos amours<sup>50</sup> ».

En fait dans un monde où l'on vit au jour la journée, sans perspective<sup>51</sup>, toute l'attente porte sur dimanche et lundi.

« À notre âge, qu'on aime à s'amuser », dit Charlotte la frangeuse, « c'est bien naturel », et son cousin Alexandre, elle le trouve « bon enfant » mais « bête : il ne s'occupe que de son état<sup>52</sup> ». Et pour Rose-Pompon (*Le Juif errant*) « il faut s'amuser tant qu'on est jeune et gentille. – et puis on n'a pas dix-sept ans tous les jours... Eh ! bien, après... après... la fin du monde<sup>53</sup> ». Ces jeunes filles cultivent une sorte d'épicurisme au premier degré. Il leur faut une compagnie masculine, la règle est admise. Selon P. de Kock c'est même une question de respect humain car « on se moquerait d'elle[s] si elle[s] n'avai[en]t pas aussi quelqu'un pour » les « promener le dimanche<sup>54</sup> ». En outre, d'après la *Physiologie*, elles ont une passion pour la campagne, « pour les beautés de la nature et pour l'herborisation des fraises en compagnie généralement d'un jeune horticulteur de vingt à trente ans<sup>55</sup> ». Se laissant dans la rue, au théâtre, au restaurant, aborder sans trop de peine, elles agrément ceux qui leur procurent de plaisantes occasions, des rapins, des artistes de vingt ou vingt-cinq ans, et autour d'eux des étudiants chez Murger, des commis, de jeunes artisans ou des bourgeois aisés chez A. Ricard ou P. de Kock<sup>56</sup>.

Même Rigolette, si peu exigeante, accepte « le dimanche sans façon et sans scrupule d'un voisin un modeste dîner au « Méridien » [Boulevard du Temple] et une place de galerie à la Gaité ou à l'Ambigu ». La vie sinon serait insupportable. « Si vous n'avez pas d'argent » dit-elle à Rodolphe,

---

47. *Ibid.*

48. AMH, t. III, p. 23-24 (les oiseaux sont devenus des canaris).

49. A. Ricard, *La Grisette*.

50. M. Perrin, *Soirées d'une grisette. En l'attendant*, Paris, C. Lachapelle, 1835, Avant-propos, p. IV, V, VII.

51. « – Ah! bien, oui! L'avenir, pour nous, c'était le dimanche et le lundi », dit Rigolette parlant de sa famille (AMH, t. II, p. 161). Aussi rêve-t-on parfois d'un autre métier, le théâtre (*La Laitière de Montfermeil*, *La Femme, le mari et l'amant*), ou même d'un loisir un peu excentrique mais qui devient envahissant : le tir à l'arquebuse (*Carotin* de P. de Kock).

52. P. de Kock, *La Femme, le mari et l'amant*, éd. cit., t. I, p. 87.

53. *Le Juif errant*, (collection « Bouquins », p. 539).

54. *La Maison blanche*, Paris, Ambroise Dupont, 1828, t. I, p. 34. Et sans sa chambre une jeune personne ne réussit jamais à s'établir, croyons-en une fille d'expérience (*La Femme, le mari et l'amant*, éd. cit., t. I, p. 98). Il est notable que le propriétaire, dans *Le Cocu*, ait d'abord trouvé Marguerite « trop jeune, il ne voulait pas lui louer : il s'étonnait qu'elle se mit de si bonne heure dans sa chambre » (*Le Cocu*, éd. cit., p. 50). « La grisette [...] a sa chambre, son *chez-soi* » (*Les Grisettes* in *Mœurs parisiennes*, éd. cit., t. IV, p. 216), « son "*a par*" - français de grisette, de rapin et d'étudiant », L. Huart, *Physiologie de la grisette*, Paris, Aubert et C<sup>ie</sup>, Lavigne, 1841, p. 13.

55. *Physiologie de la grisette*, éd. cit., p. 85.

56. Dans l'une des histoires de *L'Échelle des femmes* de Souvestre, l'amant est un jeune carabin. Frédéric et les autres personnages de *Mimi-Pinson* sont des étudiants mais l'un d'eux, Gérard, hérite entre-temps et change de statut ; les personnages de Bonnellier, Gozlan, Soulié sont des jeunes gens aisés. Tous ces exemples sont parisiens. Soulié dans *Confession générale* (c'est exceptionnel) consacre un de ses chapitres aux comportements sociaux dans une grande ville de province, Rennes, bien moins active, ouverte, libre, que Marseille, Bordeaux ou Nantes. (G. Sand, dans *André* – 1835 – au chapitre III, avait évoqué la vie des ouvrières-grisettes et des célibataires à L\*\*\*, mais c'était une petite ville). Soulié en vient aux étudiants. « La plupart [...] n'ont d'autre ressource que les plus honteuses et les plus misérables de la ville. [On ne sait rien de plus précis]. Car, pour ce qui est des femmes du monde ou de la bourgeoisie, il n'y faut point penser. [...] la qualité d'étudiant est un titre à l'exclusion de toute maison particulière, même dans la plus mince bourgeoisie » (éd. cit, p. 148).

« vous me mènerez voir les boutiques dans les beaux passages, ça m’amusera presque autant. »  
« L’été, nous pourrions dîner très bien... mais très bien !... pour trois francs, à la Chartreuse ou à l’Ermitage Montmartre, une demi-douzaine de contredanses ou de valse par là-dessus, et quelques courses de chevaux de bois... j’adore monter à cheval ça vous fera vos cent sous, pas un liard de plus<sup>57</sup>. » Elle le paiera en retour par sa bonne mine, sa bonne mise et la vanité qu’il pourra tirer de l’avoir à son bras, d’un autre côté par les menus services ménagers qu’en bonne amie elle pourra lui rendre.

Mais il est aussi des grisettes fort délurées.

Au carnaval de 1832 Rose-Pompon (*Le Juif errant*) danse en débardeur, comme endiablée, et ses postures sont vraiment suggestives ; à l’ordinaire, elle fait partie de « cette classe turbulente et gaie qui fréquente La Chaumière, Le Prado, le Colisée et d’autres réunions dansantes plus ou moins échevelées, composées généralement d’étudiants, de demoiselles de boutiques, de commis marchands, de grisettes, etc.<sup>58</sup> ». *La Physiologie de la Chaumière* (1841) nous présente Clara la blonde et la grande Héloïse. « Voyez comme elle agite follement sa robe et comme elle arrondit poétiquement son écharpe pour couronner son danseur<sup>59</sup> ! » Selon P. de Kock il y a « moins d’étudiants » à La Chaumière qu’ailleurs « mais autant de lorettes, et un peu plus de grisettes ». Fleuristes, corsetières brillent par leur « danse chiffonnée », la grâce voluptueuse de leur « balancez<sup>60</sup> ». Et à Mabille aussi, après « une danse très décolletée », « un cancan très prononcé », on boit du punch et on se perd dans les bosquets<sup>61</sup>. Et puis il y a encore l’Ermitage et le Ranelagh.

La grisette charme, par la simplicité, la liberté de ses allures. Mais la médaille a son revers. La grisette effarouche la pudeur, fausse ou vraie. Nimbée d’illettrisme, fleurant l’odeur du peuple, elle est vraiment sans apprêt et sans gêne.

« Un gros papier, de longues barres, un langage à part, intelligible seulement pour celui qu’on aime », voilà les lettres de Jenny dit le narrateur de *L’Âne mort*<sup>62</sup>. Et Balzac reproduit, mais sans aucun commentaire, l’orthographe erratique de la dernière lettre d’Ida Gruget à Ferragus<sup>63</sup>. Excentrique est le jargon de Rose-Pompon (*Le Juif errant*). Tel personnage de P. de Kock note que sa jeune amie parle encore mieux qu’elle n’écrit : c’est tout dire<sup>64</sup> ! Malgré les progrès de l’enseignement, lit-on dans *la Physiologie de la grisette*, cette jeune fille « secoue généralement avec trop de fierté le joug de l’orthographe universitaire, [...] ne parvient à se fourrer ni dans la tête ni dans les doigts l’orthographe des mots même les plus usuels pour elle [...]. Il est surtout un mot qui ferait le désespoir de la grisette si la grisette se désespérait de quelque chose : c’est le mot polytechnique<sup>65</sup> [...] » et la réputation de vertu de certaines grisettes de la rue de la montagne Sainte-Geneviève viendrait même de leur silence forcé quand elles ont un amoureux qui écrit. À la fin des *Mystères de Paris* le prince commentera ironiquement, non sans dédain, les progrès de Rigolette<sup>66</sup>. Et Horace Dumontet, un personnage de G. Sand que la romancière réproche ouvertement, déclare : « Et puis cela a de grosses mains, des nez retroussés ; cela fait des *pa-ta-qu’est-ce*, et vous reproche son malheur dans des lettres à mourir de rire<sup>67</sup>. »

On part pour l’Opéra avec sa grisette. Elle sent terriblement l’ail. Explication demandée : elle détaille son menu. On lui offre des pastilles. Rien n’y fait. Les voisins sont incommodés. « C’est », dit-on, « comme un mélange d’ail et de menthe !... c’est une odeur ignoble ! » « Les dames tirent

57. AMH, t. II, p. 170-171.

58. *Le Juif errant* (coll. « Bouquins », p. 354).

59. *Physiologie de la Chaumière par deux étudiants*, Paris, chez Bohaire, 1841, p. 40.

60. *Carotin* (1842), éd. cit., p. 203-204.

61. *Ibid.*, p. 171.

62. *L’Âne mort* [...], éd. cit., p. 49.

63. *Ferragus, Pl.*, t. V, p. 874.

64. *La Fe Mari, la femme, le mari et l’amant*.

65. *Physiologie de la grisette*, éd. cit., p. 50.

66. « J’espère que vous trouverez que mon écriture a bien gagné », écrit-elle au prince, « ainsi que mon orthographe ; [...] je ne fais plus de grands bâtons en allant tout de travers. » Et Rodolphe se dit : « Ma petite protégée se fait un peu illusion », mais « le fait est qu’il y a progrès, [...] autrefois il lui aurait fallu huit pages pour contenir ce qu’elle écrit maintenant en deux », AMH, t. IV, p. 283-284.

67. *Horace*, Meylan, éd. de l’Aurore, 1982, p. 40.

leurs flacons, les hommes prennent du tabac, [...] je suis au supplice<sup>68</sup>. » Voilà pour *La Femme, le mari et l'amant* de P. de Kock (1831). De telles remarques apparaissent encore dans *Madeleine* (1832). Ainsi par deux fois de jeunes séducteurs sont physiquement dégoûtés, jusqu'au malaise, par l'odeur qui flotte autour de leur compagne : à peine oseraient-ils avouer qu'ils sont avec elle<sup>69</sup>. Et le jeune Flaubert écrit du héros de *Novembre*. « Eh ! bien non ! il ne pouvait se résigner à monter dans une mansarde, pour embrasser une bouche qui vient de déjeuner avec du fromage et prendre une main qui a des engelures<sup>70</sup>. »

Les grisettes manquent très souvent de retenue dans les manières. Clara, écrit A. Ricard, « reprenait » vite cette trivialité, « ce son de voix criard que l'on peut remarquer dans toutes les discussions, babils, propos, cancans des ateliers de couture<sup>71</sup> ». Et Sue le note, pour apprécier le ton qu'adopte Rose-Pompon face à Adrienne de Cardoville, il faut « avoir assisté à des discussions plus ou moins orageuses entre des Rose-Pompon, jalouses et rivales<sup>72</sup> ». Clara paraissait-elle quelque part ? « Tout de suite les mots Desnoyers, Colysée et Grand Salon volaient de bouche en bouche ». Sa « gaîté [...] sentait la guinguette et l'atelier<sup>73</sup> ». On rencontre des grisettes au théâtre du Mélodrame ? Manifestement des figurants sont leurs « époux ». Elles veulent qu'ils les voient et dérangent tout le monde. Rabrouées, elles persistent<sup>74</sup>. Rose-Pompon vient au spectacle avec le prince Djalma « vêtue avec plus d'éclat que de goût », avec une « robe effrontément décolletée et à manches courtes » (les dames, elles, ont les bras couverts). Elle « entra », non d'une démarche mesurée, mais « en sautillant dans la loge [Rigolette effleurait le pavé], remua bruyamment les chaises, se trémoussa sur son siège<sup>75</sup> ». Dans les entractes la grisette achète de la galette ou des pommes qu'elle revient manger dans la salle. « Au spectacle » elle « ôte son bonnet et son peigne quand ils la gênent<sup>76</sup>. . . ». Les grisettes font rire mais rient un peu fort. À deux reprises on voit les jeunes amants d'une brodeuse, d'une découpeuse bien humiliés par leurs « cuirs », leurs remarques déplacées et peu discrètes quand ils les mènent en public dans un théâtre un peu relevé par exemple (*La Femme, le mari et l'amant, Madeleine*). Vraiment, c'est insupportable.

Jamais Sue ne fait, lui, un portrait dévalorisant ou cynique de la grisette. On pourrait parodier pour son œuvre les titres d'Esquiros, évoquant les *Vièrges folles*, les *Vièrges sages*... Il peint une grisette martyre (*La Mayeux, Le Juif errant*), la grisette folle (Céphyse, la sœur de La Mayeux), et longuement Rigolette, la grisette sage (*Les Mystères de Paris*) qui sans doute est versatile, insouciant, indéfectiblement primaire, mais économe et vertueuse. Elle parvient à rester chaste, c'est un des mystères de Paris. Surtout elle n'aime pas la campagne, seulement la ville. Elle semble un contre-modèle. Rigolette, au vrai, « sympathisait de toutes ses forces, se dévouait corps et âme à ce qui souffrait, mais n'y songeait plus, le dos tourné, comme on dit vulgairement » ; en cela Mimi-Pinson ou Nichette, dans *Antonine* d'A. Dumas fils, lui ressemblent<sup>77</sup>. Admirablement organisée et prévoyante pour tout ce qui est matériel, elle vit par ailleurs dans le pur instant. Cependant, outre les divertissements dominicains, les autres jeunes filles, même les moins délurées, attendent ou

68. *La Femme, le mari et l'amant*, éd. cit., t. I, p. 229-234.

69. Dans *La Femme, le mari et l'amant* (1829), *Madeleine* (1832).

70. *Œuvres*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1952, t. II, p. 530.

71. *La Grisette* (1827), « Les Romans populaires illustrés », Paris, G. Barba, 1849, p. 54. Dans *Illusions perdues* on entend, furtivement, au Palais-Royal « une grisette dont la langue était aussi déliée que ses yeux étaient actifs », son « vocabulaire fécond et pittoresque [...] varié par les inflexions de voix, par des regards [...] », *PL*, t. V, p. 358-359.

72. *Le Juif errant* (coll. « Bouquins », p. 881).

73. *La Grisette*, éd. cit., p. 54.

74. *La Femme, le mari et l'amant*, éd. cit., t. I, p. 1-20.

75. *Le Juif errant*, (coll. « Bouquins », p. 735).

76. P. de Kock, *Les Grisettes* in *Mœurs parisiennes*, éd. cit., t. IV, p. 212.

77. *Les Mystères de Paris*, AMH, t. II, p. 154-155. Et Mimi Pinson est une personnalité si diverse : elle est futile, occupée d'elle seule et de s'amuser, généreuse jusqu'à se priver quasi du nécessaire, charitable en secret et capable d'aussitôt recommencer à vivre avec le seul souci de l'instant (*Œuvres complètes de Musset*, Paris, Charpentier, Hébert, 1888, t. 7, p. 810). Et Nichette (avant de connaître Gustave, il est vrai) « ne savait jamais », en matière de sentiments, « ce qu'elle voulait ». « C'était un esprit d'oiseau sous la forme d'une femme », A. Dumas fils, *Antonine*, Paris, H. Souverain, t. I, p. 89.

acceptent quelques menus présents et d'être installées. Rigolette au contraire met son point d'honneur à tout acquérir par elle-même. Et cela suppose une « économie fabuleuse » pour « ses moindres dépenses<sup>78</sup> ». Simple, familière dans ses relations avec ceux qu'elle appelle ses « amoureux », accessible, elle ne leur cède pourtant rien, jamais, et ils en veulent plus, d'où certains conflits. Mais qu'importe.

La grisette indépendante et « sage » n'est pas tout à fait une exception, mais elle est bien rare. Sue avec Rigolette n'innove pas absolument<sup>79</sup>. La jeune fille cependant devient héroïne. Elle n'est pas du tout guidée par le respect humain (« la réputation d'une grisette ! est-ce qu'on croit à ces météores-la ? » dit-elle à Rodolphe<sup>80</sup>) mais par sa conscience. Et l'auteur, de la première à la seconde édition Gosselin, idéalise encore cette figure<sup>81</sup>. Sue lui donne détermination et lucidité psychologique, quelque chose de fort, une aspiration à l'autonomie. Elle dit par exemple à Rodolphe qui lui parle d'un amant : « Est-ce que je pourrais vivre un moment sans lui ?... Et s'il m'abandonnait [...] certainement mon travail s'en ressentirait... et alors qu'est-ce que je deviendrais [...] ? Il faudrait me mettre aux ordres de quelqu'un ? oh ! ça, non !... j'aime trop ma liberté<sup>82</sup>. »

Autre singularité, « en véritable enfant de Paris, Rigolette préférait » à tout « l'âpre et retentissante harmonie de l'orchestre des bals de la Chartreuse ou du Colisée » [...] le tumulte assourdissant des carrefours de Paris à la solitude des champs [...]. Hélas ! oui, la bonne fille préférait franchement la boue noire des rues de la capitale au verdoisement des prés fleuris ; ses pavés fangeux ou brûlants à la mousse fraîche ou veloutée ». « Elle vivait à Paris pour Paris. Elle eût été au désespoir d'habiter ailleurs que dans la capitale<sup>83</sup>. » « Je déteste la campagne », dit-elle encore à Rodolphe. « Dans le temps j'ai fait quelques parties à Saint-Germain » mais « par complaisance ». « C'était pour vous dire, mon voisin, que j'aimais Paris plus que tout »<sup>84</sup>.

Une sorte de vulgate soutient qu'à trente ans la plupart des grisettes finissent à l'hôpital ou dans des bouges, que certaines sont lorettes. On en retrouve d'autres marchandes de vin, bonnes épouses et tendres mères<sup>85</sup> (l'une d'elles, selon Janin<sup>86</sup> est même devenue grande dame... – l'exception confirme la règle). Mais elles n'apparaissent plus en grisettes. En revanche Rigolette, mariée à Germain, dotée par le Prince, « n'avait pas voulu, et son mari avait été de cet avis, changer sa coiffure [...] contre un chapeau. Certes jamais l'humilité ne servit mieux une innocente coquetterie ; car rien n'était plus gracieux, plus élégant que son petit bonnet à barbes plates un peu à la paysanne<sup>87</sup> ». Pour toujours elle est la grisette.

---

78. AMH, t. II, p. 173.

79. On en rencontre une chez P. de Kock dans *Un bal de grisettes (Mœurs parisiennes, éd. cit., t. I)*, dans *La Jolie fille du faubourg* (1840), dont l'héroïne est un modèle d'amour filial, où par ailleurs le romancier évoque un peu allusivement l'existence d'autres grisettes sages (voir t. I, p. 158), et dans *Carotin* -1842. Et Pulchérie « fille bon enfant, qui entend gentiment la plaisanterie » est vertueuse car elle désire un mari avant tout, et seulement cela, surtout pas un amant qui pourrait l'abandonner (M. Perrin, *Le Bambocheur* (1841) de t. I, p. 192).

80. AMH, t. II, p. 171. Aimer distrait sans doute mais distrait aussi du travail et de cette vigilance constante nécessaire à la survie quotidienne. Sue était plus insistant dans la première version du texte. Il signalait « l'économie fabuleuse » qu'il lui fallait mettre dans ses moindres dépenses » (G 1, t. IV, p. 80 ; AMH, t. II, p. 155).

81. Un assez long passage où il suggère que Rigolette, exposée à un danger plausible et redoutable de séduction, avait peut-être connu la tentation [G 1] (AMH, t. II, p. 155) disparaît de l'édition Gosselin de 1844-1845 ([G 2], t. II, p. 99).

82. *Les Mystères de Paris*, A M H, t. II, p. 173.

83. AMH, t. II, p. 155

84. AMH, t. II, p. 169.

85. *Dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle*, t. VII, p. 1088.

86. Jenny la bouquetière dont il greffe l'histoire sur son portrait de *La Grisette* (in *Les Français peints par eux-mêmes*) : ayant fait un admirable mariage, elle répond encore parfois en toute honnêteté aux appels de ses amis de jeunesse, les peintres, et vient un instant poser pour eux. Janin, sans crier gare, réutilise, avec quelques minces variantes, un court récit paru en 1832 dans ses *Contes fantastiques et Contes littéraires* (Paris, A. Levassesseur et A. Mesnier, 1832, 4 vol. in-12) au t. I, p. 219-233, où le mot de grisette n'était pas mentionné.

87. AMH, t. IV, p. 206. Germain est devenu directeur de la Banque des Pauvres fondée par le Prince. Rigolette veut affirmer sa solidarité avec ce peuple dont elle vient.



Après *Les Mystères de Paris* il y eut d'autres Rigolette<sup>88</sup>. Mais c'est elle dont se souviennent la postérité et les contemporains. Dumas fils, en tout cas, la tient pour un personnage de roman. Elle a quelque chose d'irréel ! (il veut, lui, avec Nichette, peindre une vraie grisette, une vraie femme): elle « n'avait pas à la vertu autant de prétentions que la Rigolette de M. E. Sue. Elle était plus humaine. Elle avait eu des amours, pas beaucoup, mais elle en avait bien eu deux ou trois<sup>89</sup> ».

Au côté des grisettes on découvre, par un biais, les cruautés, les duretés et les tensions de la vie parisienne et grâce au roman les coulisses, les cintres sordides du théâtre où travaillent et survivent fort mal ces miséreuses. Enfermées dans leur atelier, réduites à leur chambrette, elles rêvent modestement de nature et cultivent leurs fleurs. On sent quelque chose d'un peu fiévreux dans leur besoin, au moins dominical, de divertissement. Joliesse et fraîcheur fanent si vite. Le moindre accident de santé serait fatal. Dans bals et guinguettes, c'est la ronde des compagnons ou des noceurs. Ils se servent d'elles ; ils aiment leur soumission<sup>90</sup>. Certaines se servent d'eux (et de grisette, il est vrai, on devient aisément lorette). Pour les étudiants désargentés ou qui ne veulent point ruiner leur famille, elles sont des maîtresses point trop chères, sans doute considérées avec indulgence (ils les abandonnent simplement le moment venu). Mais au vrai, sauf chez Musset et Murger, le « roman » de la grisette et de l'étudiant est tout au plus allusif, esquissé. Seuls Eugène (*Mimi-Pinson*) et Horace, le héros de G. Sand, disent le mépris à leur égard. Eugène les tient pour « une espèce à part, dangereuse, ingrate et dépravée<sup>91</sup> » (mais il paraît exceptionnel à Musset lui-même) ; Horace est impitoyable pour « ces anges déplumés<sup>92</sup> » : il est un faux sentimental, enivré de vanité<sup>93</sup>. En revanche elles sont dans l'ensemble tout à la fois prisées, désirées, goûtées par les jeunes bourgeois un peu nantis : « de temps à autre, un petit bonnet à la folle, un tablier de soie noire, une grisette enfin, c'est gentil, ça réveille<sup>94</sup>. » Souvent elles sont discrètement déconsidérées. « Elle est

88. Manette qu'évoque Bonnellier dans le roman qui porte son nom (1844), Laure de C. de Bernard (*Un beau-père*, 1845), Marthe (Gozlan, *La Comtesse de Brennes*, 1849).

89. *Antonine*, éd. cit., I, p. 89.

90. *L'Âne mort et la femme guillotinée*, éd. cit., chap. IX.

91. Éd. cit., p. 799.

92. *Horace*, éd. cit., p. 40.

93. Rude, franc, rigoriste, Eugène (*Mimi-Pinson*), paraît vraiment exceptionnel à Musset lui-même, au lecteur qui considère tous les autres romans: "On ne l'avait jamais vu faire le galant au comptoir d'une grisette (...). Il les regardait comme une espèce à part, dangereuse, ingrate et dépravée" (éd. cit., p. 799). Idéliste, sentimental, enivré de vanité, Horace Dumontet, lui (*Horace* de G. Sand), manifeste un absolu mépris à "ces malheureuses grisettes que l'on ramasse à la Chaumière et autres bergeries immondes" [...] (...). Elles "me font tant de pitié, que pour tous les plaisirs de l'enfer, je ne voudrais pas avoir à me reprocher la chute d'un de ces anges déplumés". « Et puis cela a de grosses mains, des nez retroussés ; cela fait des *pa-ta-qu'est-ce*, et vous reproche son malheur dans des lettres à mourir de rire », au physique vulgaire, incultes, pétris de sentimentalisme, éd. de *l'Aurore*, p. 40. La même année le jeune Flaubert écrit du héros de *Novembre*. "Eh! bien non! il ne pouvait se résigner à monter dans une mansarde, pour embrasser une bouche qui vient de déjeuner avec du fromage et prendre une main qui a des engelures", *Oeuvres Oeuvres*, Texte établi et annoté par A. Thibaudet et R. Dumesnil, Paris, Gallimard, "Bibliothèque de la Pléiade". 1952. t. II, p. 530. Dans *André*, en 1835, M. de Morand, bien avant que son fils songe à en épouser une, éprouve de la haine pour les grisettes, si désinvoltes : « il consentait à être le meilleur bourgeois du monde pourvu qu'on n'oubliait pas qu'il était marquis et qu'il ne voulait pas le paraître », éd. cit., p. 72. Dans ce roman, G. Sand (ne laissant pas ignorer les défauts des grisettes, leurs petitesesses, parfois leur manque réel de sérieux, leur goût des futilités) fait néanmoins des "artisanes" (*ibid.*, p. 43) - mot qu'elle invente ou à qui la première elle donne droit de cité - de L\*\*\*, La Châtre sans doute, un portrait sympathique. Genevieve, ouvrière, comme ses camarades soumise à la loi du travail, est une fleuriste-artiste, un être quand même exceptionnel. Henriette, son amie et sa rivale, est un grand cœur malgré tout. Dans *Horace* (1842) G. Sand donne aux dédains systématiques de son protagoniste un démenti cinglant : Eugénie, petite couturière, sans éducation, a un sens inné des convenances, une âme fidèle et droite, une franchise rigoriste et tempérée face aux défauts d'autrui. Son féminisme est lucide, résolu, mesuré. Eugénie légèrement idéalisée, est sans aucun doute pour G. Sand, autant qu'une Edmée de Mauprat, l'honneur de son sexe. Et l'auteur compare Marcelle de Blanchemont à une grisette car « il est des grisettes » (la formule n'est pas absolue) « qui ont au front une dignité de reine et une candeur de sainte », *Le Meunier d'Angibault*, Meylan, Les Éditions de l'Aurore, 1982, p. 30.

94. *La Femme, le mari et l'amant*, éd. cit., t. I, p. 67-68.

toute la femme, moins que la femme», écrit Balzac<sup>95</sup>. « D'ailleurs on ne sort jamais qu'à la brune avec la grisette », dit un personnage de P. de Kock. « Je ne me soucie pas trop d'être à l'amphithéâtre avec cette jeune fille, je puis être vu<sup>96</sup>. » Parfois même elles inquiètent. L'air éveillé cacherait-il science et rouerie<sup>97</sup> ?

Au fond renouent avec le parti de Béranger, et prennent parti pour elles G. Sand, E. Sue, A. Dumas fils. À vingt-cinq ans, en 1849, ce dernier note qu'un de ses personnages « les avait trouvées plus naturelles que certaines femmes plus estimées, plus conseillées par le cœur que par le calcul. Il avait été le témoin de dévouements réels de leur part, et il avait conçu pour elles de l'estime et de la sympathie<sup>98</sup> ». Mais ce franc parti pris est alors un peu solitaire<sup>99</sup>. Ainsi les œuvres romanesques (lues attentivement) ne présentent pas de la réalité une image figée, reproduction exacte du stéréotype véhiculé par encyclopédies, physiologies et gravures, mais nuancée, variée, affinée en quelque sorte, révélant, un peu, l'envers et les secrets de Paris.

Mais romans et physiologies tendent aussi à présenter à travers la grisette un Paris rêvé, idéalisé. Sans doute y a-t-il en province des lieux de plaisir, cependant Mabilles, Le Prado, La Grande Chaumière, le Ranelagh, tant d'autres encore, ces noms connus *intra* et *extra muros* tissent des connivences, nourrissent la nostalgie, le désir, l'espoir ; le lecteur se projette à travers eux, il ancre ces jeunes filles dans un espace réel et chargé d'imaginaire. Au vrai, elles ne manquent pas de charme, tout au contraire : elles mettent dans la vie quelque chose de vif, de vert et de pimpant. Elles sont gaies le plus souvent (le surnom Rigolette est bien évocateur) ; une aimable onomastique pare M<sup>lle</sup> Mimi du nom de Pinson ; Musette ou d'autres (non pas toutes cependant) mettent leur vie en chansons et font chanter la vie autour d'elles. Leur coquetterie modeste et fraîche, un petit chapeau rose, leur emblème d'après les physiologies, ou un joli bonnet, un corsage bien ajusté (et Rigolette même ne porte pas de corset), un pied étroitement chaussé et bien découvert, tout cela attire et séduit. Elles ont le pas allègre et rapide. Sue mieux que tous les autres évoque la « démarche particulière aux grisettes ». « Elle ne semblait pas marcher, elle effleurait le pavé ; elle glissait rapidement à sa surface<sup>100</sup>. » Au delà des explications fort raisonnables qu'il donne du fait, le romancier lui accorde peut-être une valeur symbolique. On adore les bas blancs de la grisette ; elle ne paraît point les crotter. Soumise au réel, elle n'y est point engluée. De la rude prose du quotidien, elle fait un poème, un poème en prose. Il y eut sans aucun doute, en vérité, d'exquises grisettes, mais ces grisettes exquises semblent envahir tout l'espace de notre mémoire. N'est-ce pas une illusion ? Car maints textes nous disent qu'il en est aussi de fort peu séduisantes sans finesse et sans grâce. Peut-être la grisette si charmante a-t-elle quelque chose d'un merveilleux trompe-l'œil.

Jusqu'à 1850 à peu près, la grisette est peut-être bien l'une des incarnations d'une ville si diverse, contrastée, changeante et bigarrée, sombre et parfois lumineuse, l'une des incarnations de ce « fantasque<sup>101</sup> » Paris.

Alex LASCAR

95. Ferragus, *Pl.*, t. V, p. 851 (« plus que la femme » poursuit-il).

96. *La Femme, le mari et l'amant*, éd. cit., t. I, p. 216.

97. « Sept ans d'exercice avaient développé » chez le juge Camusot, écrit par exemple Balzac, « la finesse dont est pourvu tout homme qui s'est mesuré avec des grisettes en faisant son droit », *Splendeurs et misères des courtisanes*, *Pl.*, t. VI, p. 777.

98. *Antonine*, éd. cit., t. I, p. 77.

99. Béranger écrivait déjà : « "Eh! bien d'accord: elle est grisette ;/C'est de la noblesse en amour./ [...] (...) Les échasses de l'étiquette/Guignent bien haut des cœurs bien bas :/ De la cour Dieu garde Lisette !/ De sa vertu ne parlons pas »", « "La Vertu de Lisette" », éd. cit., t. III, p. 70.

100. AMH, t. II, p. 156. Plus prosaïquement, d'après *Le Livre des cent-et-un*, éd. cit., elle marche sur l'orteil, légèrement d'abord, lourdement vers la trentaine.

101. Balzac, *Ferragus*, *Pl.*, t. V, p. 850.

